

Mary Snell-Hornby
Hans G. Höning / Paul Kußmaul
Peter A. Schmitt (Hrsg.)

Handbuch Translation

Traduction d'une sélection d'articles

(p. 37-38, 160-180)

par

Véronique de Carvalho

(vero.decarvalho@gmail.com)

Universität Johannes Gutenberg de Mayence
Faculté de Traductologie, Linguistique et Études culturelles
(FTSK Germersheim)

Avec le soutien et le regard attentif de Catherine Chabasse (Dr. Phil.)

STAUFFENBURG

Handbücher

B Principes traductologiques : *Que signifie vraiment « traduire » ?*

B1 Définitions

9. « Translation » (traduction / interprétation) / Traductologie / Translatologie

1. « Translation »

« Translation »¹ (du latin *translatio* = *transfert, passage, transplantation*) est le terme générique introduit par Otto Kade (1963, p. 91 et 1968, p. 33) pour désigner la traduction et l'interprétation. L'ensemble des spécialistes reconnaît encore aujourd'hui la définition classique que donne Kade de ces deux activités :

Par *traduction* nous entendons la « translation » d'un texte de la langue source fixé par écrit et, par conséquent, permanent et reproductible à volonté, en un texte de la langue cible contrôlable à tout moment et corrigéable à maintes reprises.

Par *interprétation* nous entendons la « translation » d'un texte de la langue source émis à une seule occasion et, en règle générale, oralement en un texte de la langue cible difficilement contrôlable et, faute de temps, guère corrigéable. (Kade 1968, p. 35)

Kade introduisit également le terme de « translato ou translatum »² pour désigner le produit des processus de traduction et d'interprétation et celui de « traductor »³ pour désigner l'individu à l'origine de la « translation ».

En 1984, Reiss et Vermeer reprirent le terme de « translation » (par souci d'économie comme terme générique « [...] afin de désigner à la fois la traduction et l'interprétation et, plus particulièrement, lorsque l'étude générale ne requiert aucune distinction terminologique » ; 1984, p. 6) et le déclinerent sous différentes formes dans

le cadre de leur théorie fonctionnelle du skopos (cf. art. 28). Cependant, ils n'acceptèrent pas le terme spécialisé allemand de *Sprachmittlung* (« médiation linguistique ») (et plus exactement celui de *Sprachmittler*, « médiateur⁴ linguistique »), également couramment utilisé par l'École de Leipzig : « En outre, le traducteur n'est pas un simple "médiateur linguistique" (*Sprach-Mittler*). Il est également un médiateur culturel. Il n'est pas seulement médiateur mais aussi créateur autonome » (1984, p. 7).

C'est avant tout dans la discussion scientifique sur l'approche fonctionnelle de la traduction que le terme « translation » s'est révélé être un concept essentiel.

2. Traductologie

Kade renonça consciemment au concept de « traductologie »⁵ et continua à utiliser le terme générique de *Übersetzungswissenschaft* (« science de la traduction »⁶) (Kade, 1973, p. 184). La forme inhabituelle du néologisme ne fut pas la seule raison qu'il donna (« Le dilemme apparaît de nouveau ici : « science de la traduction » est trop imprécis mais malgré tout ancré ; « traductologie » est inhabituel, déconcertant mais issu d'un système conceptuel déjà défini »). C'est en ces termes qu'il formula ses principales réserves :

La traductologie entendue comme une discipline sémiolinguistique [...] ne nous offre toujours pas toutes les données scientifiques nécessaires à la pratique ; en effet, une discipline sémiolinguistique, même relativement large, ne nous apporte aucune réponse à des questions telles que : que traduit-on ? Quel remaniement de la traduction est nécessaire en termes d'informations attendues par le récepteur ? Il ne fait aucun doute que, compte tenu de « l'explosion d'informations », le problème mis en lumière

par ces questions se révélera être de plus en plus critique pour la pratique. Nous ne pouvons plus nous contenter de traduire au petit bonheur la chance et d'attendre de savoir quelle valeur la traduction a pour le client. Dans la pratique, un remaniement de la traduction sera de plus en plus fréquent et devra répondre aux attentes informationnelles du récepteur. La traductologie ne peut apporter aucune réponse à ce genre de questions, car il faut pour cela prendre en compte des facteurs qui n'ont rien à voir avec la langue ni avec l'influence de la langue sur la communication bilingue. C'est pourquoi ils ne peuvent pas être décrits de manière sémiolinguistique. (Kade, 1973, p. 184)

C'est avant tout dans les travaux plutôt orientés vers la linguistique (cf. Wilss, 1977 et Koller, 1979) que le terme de « science de la traduction » servit encore bien longtemps de terme générique pour désigner la science de la traduction et de l'interprétation. Depuis la fin des années 80 pourtant, le terme de « traductologie » n'a cessé de s'imposer. Il provient de la théorie fonctionnelle de la traduction qui s'est, entre autres, attaquée aux problèmes soulevés par Kade, à savoir le rôle du client et les attentes du récepteur.

De nos jours, il est incontestable qu'une discipline de la traductologie doit étudier les facteurs autres que linguistiques et qui ne peuvent donc être décrits selon une approche sémiolinguistique. L'orientation linguistique de la discipline a désormais cédé le pas à une conception holistique et, comme la coopération interdisciplinaire ne cesse de croître, les frontières des disciplines traditionnelles ne constituent plus une barrière insurmontable : c'est ainsi que la traductologie s'est établie en tant que science interdisciplinaire (cf. chapitre B3).

3. *Translatologie*

Pour Reiss et Vermeer, les termes de traductologie et de « translatologie »⁷ sont en

grande partie synonymes (1984, p. 7). Dans son essai datant à peu près de la même époque, Holz-Mänttari utilise le concept de « translatologie » dans sa propre description de la discipline de recherche (cf. art. 29). Toutefois, Holz-Mänttari traite principalement de la traduction et, à travers l'utilisation de ce terme technique, ne cherche pas seulement à renforcer le caractère scientifique de son approche mais aussi à distinguer l'acte professionnel de traduction (*Translatorik*) de la traduction traditionnelle envisagée comme exercice pédagogique dans l'enseignement des langues étrangères (Holz-Mänttari, 1984, p. 19).

Bibliographie (cf. original de l'article)

Mary Snell-Hornby (Vienne)

C2 Modélisations du processus de traduction

44. Compréhension de texte et activités de recherche

1. Avant-propos

Cet article traite de la relation entre la compréhension de texte et les activités de recherche. Cf. processus de compréhension art. 13, 18, 32 et 47 et outils de recherche art. 49, 50, 51.

2. Réflexes et réflexion

Savoir reconnaître quelles sont les recherches nécessaires à la bonne compréhension d'un texte est une partie importante de la compétence professionnelle, à la condition cependant que la compréhension du texte et les activités de recherche soient étroitement liées.

La compréhension d'un texte dans le cadre d'une commande traductionnelle⁸ est un processus complexe (cf. art 39 et 40). Le processus traductionnel en soi peut être décrit comme l'interaction entre des réflexes (linguistiques) et une réflexion méthodique. Parmi ces réflexes, il faut distinguer entre la construction intuitive et mentale de *scènes* (cf. art. 13, 18, 47) et l'association spontanée de mots (syntagmes, collocations) de la langue cible (LC). Par « association » on désigne le fait que, généralement, à la première lecture d'un texte (qui doit être traduit), des formulations dans la langue cible s'imposent de manière incontrôlée et irréfléchie à l'esprit du traducteur. Chez la plupart des sujets observés (cf. Kiraly, 1995, p. 72 et suivante), la phase de réflexion intervient seulement quand ces réflexes sont soit absents (« Je ne sais pas ce que ce mot signifie ») soit lorsqu'ils ne permettent pas

de configurer une scène (« Cela ne veut rien dire »).

Wilss (1988) voit au contraire la réflexion comme le début de l'activité traductionnelle. C'est seulement lorsque cette phase de réflexion se révèle n'être plus fructueuse qu'apparaissent les processus créatifs et, donc, non contrôlés. Königs (1987) va dans le même sens et veut diviser l'activité traductionnelle en un système de « phases ad-hoc » et de « phases restantes » (*Ad-hoc-Block* et *Rest-Block*), dans lequel les processus non contrôlés n'apparaissent également que dans la seconde phase chronologique.

Kiraly (1995) et Hönig (1995) attribuent à la didactique de la traduction la mission essentielle d'enseigner la coordination des réflexes et des réflexions qui influencent simultanément le processus traductionnel. Selon eux, la compréhension de texte en tant que part intégrante de l'acte professionnel de traduction n'est jamais uniquement une compréhension intuitive ou une compréhension cognitive mais bien toujours le résultat d'une coordination de réflexes et de réflexion. C'est la raison pour laquelle il est tellement important que la compréhension de texte et les activités de recherche soient étroitement liées au sein de la formation de traducteurs professionnels.

3. Problèmes de compréhension et recherche. Un exemple

Voici quelques exemples d'incompréhensions liées aux réflexes que l'auteur a pu observer lors de la traduction du passage suivant :

The Place Drug Addicts Call Home
Financial Times' reporter Robert Graham visits Europe's largest live-in drug treatment centre and finds controversy surrounds it.
From a distance San Patrignano looks just another prosperous farming community on the

rolling hills behind the shores of the Adriatic round Rimini.

Close up, it is obviously no ordinary rural outpost. The entrance is barred by a removable barrier. A gatehouse monitors those going in and out.

Waiting at the gate are eight men, with hollow eyes and unkempt clothes. Beside them, sleeping bags and blankets are airing on a wire fence. All are drug addicts. They are sleeping rough hoping to be admitted, or readmitted, to San Patrignano, Europe's biggest residential drug treatment centre. [...]

(*Financial Times*, 23/04/1995)

Ce passage se situe au début d'un texte qui a été traduit en allemand par 22 futurs traducteurs et traductrices diplômés de la faculté FASK (Germersheim) de l'université de Mayence. Sept d'entre eux traduisent *monitors those going in and out* par des expressions que l'on pourrait rendre en français par : *une caméra de surveillance située à l'entrée filme...* Ils s'imaginent donc que les toxicomanes participant volontairement à la thérapie sont surveillés électroniquement comme dans un camp de prisonniers ou pénitencier.

Mais ce n'est pas tout : cinq de ces sept étudiants (et pourtant aucun n'est débutant !) traduisent *wire fence* par *barbelés* ! Ils devraient en fait savoir que, dans le texte, ce terme anglais est utilisé pour désigner un grillage tout à fait banal et que *fils barbelés* se traduit habituellement par *barbed wire*.

L'attitude de ces cinq futurs traducteurs est consistante dans la mesure où l'idée de *caméra de surveillance* s'ajuste parfaitement à celle de *fils barbelés* lorsque l'on reconstitue la scène de manière erronée, comme c'est leur cas, faisant ainsi des toxicomanes en cure volontaire des criminels contrôlés grâce à des mesures de surveillance appropriées.

On pourrait qualifier ce comportement erroné de malentendu scénique. D'autre part, on peut également affirmer que l'interférence *monitoring* (contrôler) = *moniteur, écran, caméra* fut le point de départ de la traduction erronée et qui, associée aux *fils barbelés*, devait logiquement mener à cette erreur. Il devrait être difficile d'expliquer la genèse de ce malentendu scénique (cf. problématique du protocole de la pensée à voix haute art. 47).

Ce court passage prouve de manière exemplaire à quel point il est nécessaire de faire des recherches. Un texte général a volontairement été choisi afin de démontrer que les recherches lors de la traduction ne sont en aucun cas l'apanage des textes dits spécialisés. Bien au contraire : comme l'exemple le souligne, les besoins en recherches ont tendance à être sous-estimés, tout particulièrement pour les textes dits généraux, car le lecteur (et le traducteur) part du principe qu'il n'a pas de lacunes dans un article dont le thème lui est familier. En règle générale, une telle erreur de jugement n'a aucune conséquence qui pourrait conduire à des sanctions pour les lecteurs d'un texte général. Il en va tout autrement pour les traducteurs car leur compréhension du texte, contrairement à celle des lecteurs « normaux », est vérifiable et contrôlée.

À première vue, ce texte porte sur un thème familier : la cure de désintoxication. Les lecteurs du *Financial Times* savent qu'il y a des toxicomanes et que, sans aide institutionnelle, ces derniers n'ont que peu de chances de vaincre leur toxicodépendance. Nombreux sont ceux qui ont aussi lu ou vu des reportages dans lesquels il était clairement montré à quel point il est difficile pour les toxicomanes de suivre avec succès cette thérapie. Il est également de notoriété publique que, pour se procurer

de la drogue, les toxicomanes commettent des délits pouvant faire l'objet d'une procédure pénale. Selon la gravité du délit commis, les tribunaux peuvent ordonner l'internement d'office dans un centre de désintoxication, dans lequel s'exerce la contrainte institutionnelle.

Bien que le thème ne soit en rien ésotérique, il n'est pas possible de prédire que chaque lecteur possède ces connaissances liées à la « scène » globale. Il faut cependant souligner le fait que l'auteur de l'article part du principe que ses lecteurs possèdent les connaissances évoquées précédemment.

Après avoir questionné les étudiants, il s'avéra pourtant que les sept et plus particulièrement les cinq auteurs de la traduction erronée ne possédaient aucune connaissance spécifiques dans ce domaine ou, du moins, qu'ils n'avaient pas su y faire appel.

C'est pourquoi il est nécessaire de considérer comme une compétence importante des traducteurs professionnels le fait qu'ils soient en mesure de vérifier l'état de leurs connaissances dans le domaine requis, d'ordonner ces dernières et, si besoin est, de les compléter. Pour ce qui est du thème de la « cure de désintoxication », il y a assez de matériel facile d'accès pour pouvoir suffisamment s'informer. Mais qu'entend-on par « suffisamment » ?

4. À quel moment a-t-on compris ?

La subjectivité des processus de compréhension ainsi que leur contrôle par les processus *top down* (cf. art. 18) ne permettent que difficilement au sujet comprenant de reconnaître que sa compréhension est subjective. C'est pourquoi ce dernier peut (et doit) jeter un coup d'œil sur et au-delà de ces limites afin de s'assurer qu'il possède la culture générale requise par l'auteur.

C'est également la raison pour laquelle il est primordial que la phase de réflexion ait lieu en amont. Cette dernière ne doit pas seulement être perçue comme le fait d'examiner avec soin et de repenser les formulations dans la langue cible. Elle consiste en effet avant tout (et méthodiquement en premier lieu) à élaborer un point de vue permettant de saisir le niveau de connaissances du lecteur que l'auteur pose comme nécessaire afin de comprendre son texte. Pour des traducteurs professionnels, cela signifie qu'ils peuvent, si besoin est, combler les lacunes qu'ils ont diagnostiquées en menant des recherches ciblées.

Dans le texte cité plus haut en exemple, le niveau de connaissances nécessaires à la compréhension est « suffisant » lorsque le lecteur/le traducteur reconnaît la raison pour laquelle l'auteur a écrit cet article pour ce média. Le *Financial Times* ne publie un reportage sur une cure de désintoxication que si la thérapie est novatrice. L'auteur part de l'hypothèse que son public cible connaît des formes de thérapie conventionnelles et qu'il est ainsi en mesure de reconnaître que, dans l'institution privée dont il est question, les méthodes employées sont *différentes*.

De précieuses indications sont apportées par les mots *Home* (dans le titre) et *controversy* (dans le chapeau) : il n'est manifestement pas courant que les toxicomanes considèrent le centre de thérapie comme une sorte de *chez-soi*. Le fait qu'une controverse (*controversy*) soit apparue autour des méthodes appliquées dans ce centre souligne de nouveau l'idée d'une méthode de thérapie *nouvelle et non conventionnelle*.

En évaluant ces informations issues du titre et du chapeau de l'article, en se référant au média et en réfléchissant selon la

manière décrite précédemment, il est en grande partie possible d'être à l'abri du malentendu dont certains traducteurs ont fait l'objet. En appliquant une telle méthode, le traducteur se demandera en effet à la lecture du texte : « Qu'est-ce qui est nouveau dans cette thérapie, pourquoi ne correspond-elle pas à ce que savent quels lecteurs (et quelles sont mes propres connaissances en la matière) ? »

Cet exemple démontre parfaitement que les aptitudes dans le domaine de l'analyse linguistique (textuelle) et la capacité à mener des recherches ne peuvent être séparées. Seule une analyse textuelle menée de manière méthodique et appliquée à la traduction peut ouvrir la voie à une recherche ciblée.

5. Connaissances et compétence traductionnelle

Les traducteurs (et interprètes) ont certes également besoin de posséder un grand nombre de connaissances déclaratives ordonnées, à savoir des connaissances théoriques et spécialisées. Mais puisqu'ils ne peuvent pas influencer sur les contrats de traduction qu'on leur confie, ils ne seront jamais capables de disposer de toutes les connaissances exigées sans s'être au préalable préparés ou avoir mené des recherches.

Kurultay (1997) attire l'attention sur l'absence jusqu'à aujourd'hui d'un module de cours complet « Outils et méthodes de recherche ». Comme thèmes et objectifs d'apprentissage possibles, il cite les exemples suivants :

- Classification/définition (archivage/ gestion de bibliothèque)
- Connaissances générales/connaissances spécialisées

- Classification des connaissances (thématique, méthodique...)
 - Stockage des connaissances (mémoire)
 - Dictionnaires
 - Compréhension du sens à partir des indications contextuelles [...]
 - Signification lexématique et encyclopédique [...]
- (Kurultay 1997, p. 8)

Il souligne également le fait que les connaissances procédurales⁹ et déclaratives¹⁰ sont étroitement liées ; dans de nombreux domaines, il est en effet impossible de les séparer (cf. discussion Wilss, 1992, p. 115 et suivantes). Cela vaut tout particulièrement pour les traducteurs et interprètes : afin de pouvoir utiliser leurs connaissances déclaratives, ils ont besoin des connaissances procédurales. Mais l'inverse est également vrai : les connaissances déclaratives sont nécessaires afin de rendre les connaissances procédurales opérationnelles.

Concrètement, appliqué à la formation de traducteurs et d'interprètes professionnels, cela a plusieurs conséquences.

Il est judicieux et indispensable, dans le cadre des « options complémentaires¹¹ ou matières d'application¹² » (*Ergänzungs- oder Sachfächer*), de transmettre aux étudiants des connaissances déclaratives. Cependant, il est nécessaire de garder à l'esprit que ces connaissances devront sans cesse être élargies et adaptées selon les besoins. C'est pourquoi il est important, lors de l'apprentissage du savoir spécialisé, de toujours enseigner la manière dont les connaissances sont organisées dans ce domaine. Des comparaisons interculturelles créent les bases nécessaires afin de comprendre les différentes formes d'organisation des connaissances.

Les connaissances procédurales ne peuvent être enseignées que s'il existe une certaine métalangue dans ce domaine pour décrire, par exemple, les phénomènes linguistiques. L'enseignement de stratégies traductionnelles et des méthodes de recherche qui en font partie doit être bâti sur la connaissance des systèmes linguistiques, psycholinguistiques et sociolinguistiques (cf. section B3.1 et B3.4). Dans l'enseignement des aptitudes méthodiques, il est important de ne pas « discuter à bâton rompu », mais bien d'ancrer profondément les connaissances procédurales enseignées en présentant la systématique du domaine spécialisé concerné.

Ainsi, rechercher a pour fonction de relier le savoir procédural et déclaratif. D'une part, cela signifie que les instructions en vue de recherches efficaces doivent être placées au cœur de la didactique de la traduction et, d'autre part, qu'elles ne peuvent être enseignées qu'en étant intégrées dans une modélisation réfléchie du processus de traduction.

Dans le cadre d'une « analyse textuelle appliquée à la traduction¹³ » (*übersetzungsrelevante Textanalyse*), l'intégration des recherches dans la compréhension textuelle (par exemple, selon les modèles de Nord 1988, Hönig 1986 et Reiss 1984) permet aux traducteurs de juger leurs compétences linguistiques et leurs connaissances en fonction du travail qu'ils ont à fournir et de les parfaire de manière ciblée quand cela est nécessaire. Cela leur permet également d'estimer le temps nécessaire aux recherches et la relation coût-profit avant même de commencer à traduire. Enfin, elle est d'une grande importance sur le plan pratique, car les traducteurs servent souvent de conseillers et doivent estimer la charge de travail et l'efficacité d'une traduction afin de pouvoir justifier auprès de

l'employeur de l'intérêt ou non de faire réaliser une telle traduction.

C'est pourquoi, afin de préparer au mieux les futurs traducteurs au marché du travail, il est indispensable d'intégrer à la formation l'aptitude à définir ses propres besoins en recherches et à évaluer de manière réaliste le temps nécessaire à cela.

Il faut également prendre en considération le fait que, dans la pratique professionnelle, les activités de recherche sont souvent menées à l'aide d'ordinateurs : à travers l'utilisation de banques de données, de télétransmission ou de cédéroms (cf. art. 51). De telles aides valent-elles la peine, comment et quand peut-on les utiliser et les développer le cas échéant ? Voilà d'importantes questions pour la pratique traductionnelle moderne auxquelles il n'est possible de répondre qu'en se basant sur l'intégration ici décrite des activités de recherche dans la compréhension textuelle.

Bibliographie (cf. original de l'article)

Hans G. Hönig (Germersheim)

45. Production de textes

Les traducteurs sont des « rédacteurs de métier » (Holz-Mänttari, 1988), c'est-à-dire des experts dans la production de textes transculturels. La compétence textuelle est un pilier majeur de la compétence traductionnelle. De ce fait, la production de textes, quelle que soit la langue de travail, constitue également un aspect autonome de la profession moderne de « traducteur ». La question de savoir comment fonctionne la production de textes revêt ainsi une importance capitale pour la traduction. Les modélisations conçues par les chercheurs

se penchant sur la production de textes partent du principe que cette dernière est un processus très complexe et qu'elle doit être considérée comme un travail d'expert. La traduction représente une forme hautement spécialisée de la production de textes. Les modèles du processus d'écriture monolingue servent de point de départ à la modélisation de la production de textes transculturels et à l'écriture dans un contexte interculturel.

1. Modèles par phases : les sous-processus de la production de textes

La production de textes peut être définie comme la succession de plusieurs processus. Selon ces modélisations, l'acte d'écriture englobe les sous-processus de planification, de traduction (également appelé « mise en texte ») et de révision¹⁴, qui renferment en partie eux-mêmes d'autres sous-processus. La recherche dans ce domaine met l'accent sur l'interactivité de ces processus. Par conséquent, les phases du processus d'écriture considérées isolément ne se succèdent en aucun cas de manière chronologique, mais sont récursives : les différentes phases, la planification, la traduction et la révision, ne cessent d'être liées et de s'influencer entre elles.

La production de textes dans un but traductionnel et l'écriture dans un contexte interculturel peuvent également être considérées comme une succession de phases récursives. Dans le cadre de la traduction professionnelle, il est cependant nécessaire de définir, dans un premier temps, le « skopos » ou, autrement dit, le but de la production textuelle (Reiss/Vermeer 1984 ; cf. art. 28). Nord (1991, p. 38) établit par exemple un modèle progressif du processus traductionnel. Après avoir déterminé le skopos, à savoir le but de la traduction, les traducteurs analysent le texte source (TS)

en situation, c'est-à-dire en fonction des éléments traductionnels qu'il renferme et qui sont importants pour la commande traductionnelle (cf. art. 103). S'ensuit alors le transfert, la production du texte cible (TC). Chez un traducteur professionnel, d'autres aspects influant sur la production textuelle entrent également en jeu comme les recherches (cf. art. 44), la communication avec les clients etc. (Holz-Mänttari, 1993). Ces derniers influent aussi de manière récursive sur le processus de production de textes.

En outre, les textes professionnels se caractérisent par le fait que chaque phase du processus de production textuelle représente un travail d'expert singulier et consciemment planifié. Cela est surtout visible lors de la phase de « révision » (cf. art. 110). Les textes non-professionnels n'ont cessé d'être corrigés pendant le processus de production et, voire même après l'élaboration de la première version du texte. Dans la production textuelle à des fins professionnelles, une « optimisation textuelle » (*Textoptimierung*, Schmidt 1995) s'ajoute, c'est-à-dire que le texte produit est retravaillé de manière planifiée et structurée afin de s'assurer de sa qualité.

Les modèles par phases permettent de bien visualiser la récursivité du processus d'écriture. Cependant, leur haut degré d'abstraction ne permet guère de faire de déductions sur la rédaction et la formulation du texte. En outre, les aspects sociaux de la communication, tellement importants dans la production transculturelle de textes, jouent également un rôle majeur dans la modélisation du processus d'écriture interculturel.

2. *Modèles interactionnistes¹⁵ : texte et société*

Les spécificités propres à une société influent sur quand, si et comment la communication a lieu et déterminent également la production de textes. C'est pourquoi ces spécificités doivent être prises en compte lors d'une modélisation de la production textuelle. Les modèles interactionnistes placent ces aspects sociaux de la production de textes au cœur de l'élaboration de théories. Les textes sont perçus comme outils en vue de l'interaction sociale. C'est pour cela que les spécificités sociétales et les attentes des lecteurs face au texte constituent un réel problème pour la production de textes : il est en effet nécessaire de concilier les attentes des lecteurs face au texte avec les propres besoins communicationnels du texte. Selon ce point de vue, une communication réussie est le fruit de négociations portant sur le sens¹⁶. Pour cela, les textes doivent être écrits de telle manière que les lecteurs puissent choisir une signification qui fait sens pour eux parmi toutes les significations possibles du texte (Nystrand, 1986).

Cette vision de la production de textes comme outil de communication dans la société est primordiale pour toute production textuelle à des fins professionnelles et, donc, également pour la traduction et l'écriture de textes liés à une culture en particulier. Selon l'approche fonctionnelle de la traduction et sa didactique, les réflexions portant sur la culture et sur l'interaction entre la culture et la langue constituent un élément central de la théorie traductionnelle (Snell-Hornby, 1986). L'approche fonctionnelle justifie le fait que la production de textes à des fins traductionnelles soit un travail d'expert par le skopos (Reiss/Vermeer, 1984), c'est-à-dire

le but du « translat »¹⁷ dans la situation communicationnelle de la culture cible. Cela se traduit, dans la formation des traducteurs, par la nécessité de transmettre des connaissances approfondies sur les conventions sociolinguistiques et sur les attentes spécifiques qu'ont les lecteurs face à un texte.

C'est à l'interaction entre la société et la communication que l'on doit les attentes typiques de chacun face à un texte (Resch, 1997), attentes auxquelles s'orientent normalement les producteurs de textes afin d'ajuster au mieux le contenu et le style du texte. La relation typique auteur-lecteur, à savoir la manière dont se positionnent l'auteur et le récepteur dans le texte, est définie par le skopos du texte et reflète également les valeurs et les relations de force d'une société.

En voici un exemple : dans les textes anglais de relations publiques, on retrouve un ton plutôt émotionnel et les lecteurs sont interpellés directement à travers le « vous » (*you*). À l'inverse, dans les textes allemands du même genre, on argumente souvent de manière pseudo-scientifique et toute référence personnelle aux lecteurs est évitée, à travers l'utilisation du passif par exemple. Ainsi, sur le plan textuel se dévoilent les spécificités culturelles liées à la relation plus ou moins distanciée entre les prestataires, l'opinion publique et les consommateurs, ainsi que, de manière générale, l'attitude des membres d'une société à l'égard de la science et de l'autorité.

La négociation portant sur le sens, qui s'opère en coordonnant les besoins communicationnels d'une part et les attentes du lecteur d'autre part, est inhérente à toute production textuelle et est hautement complexe dans la production de textes interculturels. Dans la communication trans-

culturelle, c'est au traducteur que revient la tâche de permettre aux lecteurs de comprendre le texte. Pour cela, il lui faut, lors de la rédaction, réorganiser l'information contenue dans le texte source selon le skopos et les spécificités sociétales de la culture cible. Il faut reconnaître à la théorie fonctionnelle de la traduction le grand mérite d'avoir mis l'accent sur ces relations tellement importantes pour la traduction. En effet, ce n'est qu'en reconnaissant la complexité du processus traductionnel qu'il est possible d'apprécier à sa juste valeur la performance des traducteurs.

3. *Modèles intégratifs¹⁸ : la rédaction, une prestation en termes de formulation (Formulierungsleistung)*

L'approche fonctionnelle met en évidence le nombre de facteurs qui influent sur le processus de production textuelle. Il est nécessaire que ces derniers soient réunis au sein de ce même processus.

C'est le fait d'intégrer dans un texte à la fois les besoins communicationnels, les connaissances liées à l'usage de la langue et les contraintes spécifiques à chaque système linguistique, qui définit le processus de production textuelle.

Le processus actif d'écriture est traditionnellement considéré comme un « choix » à faire entre diverses formulations possibles. Une telle approche de la production textuelle est cependant insuffisante. Des recherches empiriques sur le processus d'écriture montrent que les producteurs de textes ne créent des alternatives qu'au moment d'écrire. Ces derniers mobilisent également leurs connaissances sur les conventions communicationnelles. En s'appuyant sur les conventions liées au genre discursif, les producteurs textuels inventent alors un « schéma innovant » (*Schema-Innovation*) en modifiant les

cadres établis et en les adaptant aux exigences spécifiques du texte (Antos, 1982).

Cette approche souligne donc les aspects créatifs de la production de textes qui valent également pour la production textuelle à des fins traductionnelles. En effet, dans un nouveau texte à caractère unique et dans le cadre de la communication interculturelle, il est nécessaire que l'intégration des besoins communicationnels d'une part et des contraintes spécifiques à chaque système linguistique d'autre part fonctionne également de manière transculturelle. Les problèmes soulevés par la complexité de cette tâche exigent des solutions sur le plan textuel. La production de textes à des fins traductionnelles peut ainsi être considérée comme un processus de résolution de problèmes à l'aide de connaissances d'expert (Kaiser-Cooke, 1993). En effet, il ne suffit pas aux traducteurs de posséder des connaissances liées à l'usage de la langue, des connaissances culturelles et d'être capable de mobiliser des « schémas innovants » ; ils doivent également être en mesure d'intégrer ces domaines de connaissances dans un texte.

Cette capacité d'intégration peut alors être vue comme un aspect essentiel de la production de textes transculturels. Cela est d'autant plus flagrant dans les textes issus des multimédia. La traduction, par exemple, d'un texte publicitaire (cf. art. 65) pour une autre culture ne consiste pas seulement à transférer le message publicitaire lui-même. Afin d'attirer l'attention des consommateurs, il est indispensable de faire appel à des « schémas innovants » ; il est primordial de connaître les habitudes linguistiques du groupe cible, défini au préalable le plus précisément possible, car les symboles utilisés dans le TS peuvent ne pas du tout correspondre à ceux de la cul-

ture cible. De plus, dans certaines conditions, l'information visuelle doit également être « traduite », c'est-à-dire être adaptée aux normes culturelles de la langue cible. Enfin, le nouveau texte se doit d'être encore en lui-même cohérent.

Il ressort de cela que le fait de rédiger un texte, et d'autant plus un texte transculturel, est un processus créatif (cf. art. 48) qui intègre des domaines de connaissances divers et spécifiques à chaque culture. Le processus de formulation en lui-même se caractérise en outre par un recours à des stratégies permettant de résoudre les problèmes. Dans la traduction professionnelle, c'est par l'intégration de ces domaines de connaissances complexes qu'apparaît un nouveau texte, à savoir le « translat » qui est le résultat d'une prestation créative en termes de formulation.

4. *Production de textes à des fins professionnelles : design textuel professionnel (professionnelles Textdesign)*

Les différents modèles soulignent la complexité de la production de textes transculturels et considèrent cette dernière comme étant le fruit d'un travail d'expert : les traducteurs pratiquent le design textuel professionnel (*professionnelles Textdesign*, Holz-Mänttari, 1993). Ils sont spécialisés dans la conception et la production de textes et cela aussi bien pour ce qui est de la traduction que de la rédaction de textes ancrés culturellement dans leur langue maternelle et langue(s) de travail. En ce qui concerne le travail du texte, les traducteurs ont pour mission de spécifier le contrat, concevoir le texte cible, mener des recherches, modifier et, enfin, produire le texte et s'assurer de sa qualité. Pour ce qui est du produit, le texte, et de la communication avec les clients, le « design textuel » désigne également le fait de pouvoir justi-

fier de manière argumentée les décisions qui ont influé sur l'élaboration de l'ensemble du texte. L'évolution de la profession laisse à penser que les traducteurs mobiliseront de plus en plus leurs compétences d'experts afin de produire des textes monolingues dans leurs langues de travail.

Bibliographie (cf. original de l'article)

Renate Resch (Vienne)

46. Interférences

1. *Concept*

Le concept d'*interférence* est issu de la physique du XVII^e siècle et désigne les phénomènes résultant de la superposition de deux ou de plusieurs mouvements vibratoires¹⁹. Au milieu des années 1950, le terme fit son apparition dans la littérature linguistique. Dans son travail faisant date sur le « contact des langues²⁰ » (*Sprachkontakt*) (1953 ; traduction allemande 1977, p. 15), Weinreich explique les phénomènes d'interférence comme étant « ces cas de divergence par rapport aux normes d'une langue et d'une autre et qui, dans le discours de personnes bilingues, [...] sont le résultat du contact des langues ». Par la suite, on rencontre le terme presque uniquement dans la linguistique contrastive, dans laquelle il désigne « le non-respect d'une norme linguistique dû à l'influence d'autres éléments linguistiques et plus particulièrement le processus même d'influence » (cf. Juhász 1970, p. 9 ; cf. histoire de la recherche, p. 17-20). Le concept d'interférence englobe ainsi, d'une part, le processus singulier dans lequel un locuteur enfreint une norme, car il transfère les structures d'une langue dans une autre

langue (cf. également Wilss, 1992, p. 80 ; exemples pour l'approche de linguistique contrastive dans Kolb/Lauffer, 1977). D'autre part, il englobe le résultat de ce processus, comme cela est le cas dans la grammaire, le lexique et l'étude des idiotismes etc. (cf. concepts fondamentaux d'interférence et histoire du concept : Tesch, 1978, p. 31-57). Faute de définition spécifique, l'interférence est toujours définie selon la description apportée par la linguistique contrastive.

2. Interférence traductionnelle

La traductologie moderne utilise le terme d'interférence interlinguale pour désigner la projection de caractéristiques du texte source (TS) sur le texte cible (TC), quand elle constitue une infraction aux normes, aux conventions et aux discours du TC qui s'inscrivent dans le concept de parole. Cette infraction peut ainsi porter sur le lexique, le contenu et le thème, la macro- et microstructure, la situation ou encore être d'ordre culturel. Pour ce qui est de la traduction, de telles projections ne peuvent plus seulement être définies de manière contrastive comme écart vis-à-vis d'une norme linguistique grammaticale ou lexicale, mais représentent le plus souvent des infractions à l'égard des conventions linguistiques ou de l'effet communicationnel recherché. C'est pourquoi l'interférence traductionnelle doit être intégrée dans une « théorie du parler²¹ » (*Theorie des Sprechens*) et de la communication et être décrite sur la base d'une théorie des actes de langage (cf. recueil de Schmidt, 1989).

3. Interférence au sein du texte

Bien entendu, les traducteurs enfreignent également des normes purement linguistiques, comme celles liées à la formation

des mots, aux faux-amis, aux collocations, aux idiotismes, à la phraséologie, aux règles grammaticales et syntaxiques. Ces violations des normes passent d'ailleurs pour être les plus fréquentes.

3.1 Interférence lexicale

Les interférences morphologiques sont très rares dans la traduction vers la langue maternelle. Au contraire, les interférences sémantiques consistant à calquer un mot du texte source sont très nombreuses : le terme anglais *administration* est souvent traduit en français par *administration*, alors qu'il signifie en réalité *gouvernement* ; le substantif anglais *globalisation* est de plus en plus souvent traduit en français par *globalisation*, alors que *mondialisation* est le terme approprié. L'interférence sémantique concerne également les cas d'« élargissement polysémique » (*polysemische Ausweitung*) ; ainsi le terme anglais *paper* influe sur la signification du terme français *papier* et lui donne comme significations supplémentaires *document*, *essai*, *article*. Les interférences terminologiques, à savoir l'utilisation dans un autre domaine scientifique de mots limités dans leur usage et liés à un contexte donné, apparaissent surtout dans les traductions spécialisées. Les faux-amis ou homonymes interlinguaux sont également très fréquents. Il s'agit de mots ayant la même forme, mais qui diffèrent par leur signification soit en partie (par exemple : l'anglais *psychological* / le français *psychologique* mais aussi *psychique*) soit totalement (comme l'anglais *fabric* (tissu) et le français *fabrique*) et qui ne sont donc équivalents dans aucun contexte (cf. Haschka, 1989 et Wandruszka, 1977). Dans certains cas, la signification des homonymes peut certes converger, mais l'utilisation d'un mot dépend toujours du contexte situationnel

ou de la fonction communicationnelle dans le texte source et le texte cible. Ainsi, le terme français *appendicite* correspond aussi bien au terme allemand *Blinddarm-entzündung*, utilisé dans la vie courante, qu'au terme scientifique *Appendizitis*, employé dans le domaine médical.

3.2 *Interférence syntagmatique et syntaxique*

Les règles régissant la composition et la compatibilité d'unités lexicales diffèrent dans le texte source et dans le texte cible. C'est pourquoi les interférences sont nombreuses sur le plan des collocations et des expressions idiomatiques, quand celles-ci sont reprises du texte source. La traduction par Hanswilhelm Haef de l'ouvrage anglais de L. Norfolk *Lemprière's Dictionary* nous fournit des exemples regorgeant d'un allemand inhabituel, voire même de non-sens complets, car Haef ne connaît pas les expressions idiomatiques courantes et se trompe en prenant des tournures usuelles pour des métaphores originales (cf. Friedrich, 1995, p. 106 et suivante). Il y a interférence syntaxique lorsque l'ordre des mots et des phrases du texte source est repris dans le texte cible. Dans les textes spécialisés, où la progression logique est différente, il est souvent nécessaire de modifier les phrases, de réorganiser les arguments et leur succession, d'ordonner différemment, de relier ou encore d'effacer certains éléments de l'information.

Lorsque la divergence quant à la fréquence d'utilisation des outils linguistiques entre la langue source et la langue cible n'est pas prise en compte par le traducteur, elle conduira à des interférences lexicales et syntaxiques

4. *Interférence textuelle*

Il y a interférence textuelle lorsque l'on transfère dans le texte cible les particularités liées au genre du texte source, comme la forme syntaxique, sémantique et textuelle, bien que d'autres conventions soient d'usage et plus adaptées sur le plan communicationnel. D'un point de vue syntaxique, il se peut que le texte cible soit grammaticalement correct et acceptable ; pourtant il ne fonctionnera pas correctement sur le plan discursif, car la structure du texte et le modèle macrotextuel divergent du genre discursif attendu (cf. l'interférence de genres discursifs : Kupsch-Losereit, 1995 et Stolze, 1992, p. 243-259). L'introduction à connotation religieuse qui est usuelle dans les manuels d'utilisation arabes est complètement inhabituelle d'après les conventions textuelles allemandes. La linéarité d'un texte scientifique anglais s'oppose à l'aspect digressif d'un texte allemand du même genre. Plus les conventions textuelles sont fortement marquées, plus il est nécessaire de prêter attention aux divergences entre les formes textuelles, les modèles discursifs et les conventions textuelles adaptées au but de la traduction (cf. art. 63).

5. *Interférence culturelle*

Les diverses communautés culturelles organisent différemment leur discours. C'est pourquoi le fait de reprendre le modèle linguistique et comportemental de la langue source représente parfois une violation de l'usage de la langue dans une situation donnée et une violation du modèle interactionnel. Ainsi, les conventions culturelles en espagnol, en français et en allemand divergent en termes de perception temporelle et d'usage des adverbes de temps, de signaux pour le changement

de locuteur et de formules de politesse (cf. Keim, 1994, p. 121, 177-214 et 258-324 et Raible, 1987). Ces différences concernent la mise en page textuelle et les disparités réelles propres à chaque culture, à savoir les « référents culturels » (*Kulturspezifika*), les diverses connotations et associations liées à une culture donnée, l'usage linguistique spécifique à un groupe, à un domaine ou à une propagande (exemples chez Stolze, 1992, p. 207-213) et les diverses macrostructures textuelles. Une influence excessive du TS sur le TC est dangereuse dans la mesure où, lors d'une traduction imitative, le texte source renvoie alors à une réalité tout autre de la culture du TC. Ce danger est particulièrement grand lorsque les phénomènes linguistiques et les possibilités de formulation présentent des similitudes et lorsque la manière de penser des deux cultures semble être proche. C'est, par exemple, le cas lors de la traduction littérale d'expressions courantes, d'actes de langage (demander, inciter, excuser, prescrire etc.) et de genres discursifs : le lecteur allemand perçoit cette traduction comme étant incohérente ou l'interprète de manière incorrecte dans le cadre de ses propres actes de langage et de ses conventions communicationnelles (cf. Snell-Hornby, 1989 et House, 1997).

6. Critique traductionnelle et interférence

L'interférence traductionnelle est principalement étudiée dans le cadre de la comparaison et de la critique des traductions (cf. Wilss, 1992, p. 69-82), puisqu'elle est finalement basée sur la supposition d'une symétrie interlinguale lexicale / idiomatique / syntaxique / situationnelle / fonctionnelle / culturelle qui n'existe pas. Les analyses comparatives de traductions littéraires montrent que le résultat d'une interférence peut aussi être une forme de créati-

tivité linguistique. Les emprunts et les calques comblent les lacunes de dénomination ; les expressions inédites servant à désigner des situations anciennes ou nouvelles élargissent et enrichissent la langue cible. Les interférences, quant à elles, permettent de rendre le plurilinguisme (cf. Kosta à propos de la traduction du roman de Hašek *Švejk*). C'est ainsi que l'interférence traductionnelle est tiraillée entre la violation des normes et une innovation enrichissante pour la langue.

Bibliographie (cf. original de l'article)

Sigrid Kupsch-Losereit (Germersheim)

47. Aperçu des processus mentaux en jeu lors de la traduction

1. Recherches empiriques (*Kußmaul*)

1.1 La méthode de la pensée à voix haute²²

En tout temps, des recherches empiriques, à savoir des recherches basées sur les faits, ont été menées en traductologie. L'analyse de textes avait pour but de pronostiquer les problèmes de compréhension et de reverbération. L'analyse rétrospective des erreurs, quant à elle, visait à connaître les causes de ces derniers. Cependant, toutes deux étaient de nature spéculative quant au processus traductionnel. Le texte source (TS) et le texte cible (TC) étaient utilisés comme base empirique, mais ce qui se trouvait entre eux, à savoir les processus en jeu dans la tête du traducteur, échappait à l'observation.

On chercha alors une méthode avec laquelle on puisse observer presque « simultanément » ces processus. Dans les années 30, *la méthode de la pensée à voix*

haute avait déjà été développée dans le cadre de l'introspection en psychologie. Elle fut à partir du milieu des années 80 employée par certains traductologues, d'abord en Allemagne puis chez les Anglo-Saxons, et fut ensuite utilisée dans le monde entier. Selon cette méthode, les sujets de l'expérience expriment à voix haute tout ce qui leur vient à l'esprit lorsqu'ils traduisent un texte. Ces verbalisations sont enregistrées à l'aide d'un magnétophone, et depuis peu à l'aide d'une caméra équipée d'un micro et sont ensuite retranscrites sous forme de protocoles de pensée à voix haute (*Think Aloud Protocols*, les TAPs²³) afin d'être analysées sous différents aspects.

La méthode de la pensée à voix haute n'est certes pas exempte de tout problème. C'est avant tout sa fiabilité en tant que procédé empirique qui fait l'objet d'interrogations. Hönig est relativement critique à son égard et reproche surtout à cette méthode le fait que seules les pensées conscientes apparaissent dans les TAPs et que les pensées inconscientes, souvent chaotiques et non ordonnées, ne sont pas observables (Hönig, 1992). Wilss et Krings se montrent plus optimistes. Il reste certes toujours une part d'inexpliqué dans les TAPs (Wilss, 1992, p. 209), mais cette méthode s'impose de manière remarquable comme procédé majeur dans la recherche empirique sur le processus de traduction (Krings, 1986, p. 522). Elle ne permet certes pas d'observer directement ce qui se déroule dans la tête des traducteurs, mais offre un degré de spéculation bien moindre que dans l'analyse de textes et d'erreurs ; nous sommes « au plus près » de ce qui se passe. De plus, il ne faut pas oublier qu'il est question, lors de la traduction, de pensées verbales (et non pas visuelles ou musicales) et nous savons depuis Kleist que

nos pensées s'élaborent progressivement en parlant.

Une immersion dans le cerveau du traducteur peut permettre d'atteindre certains objectifs didactiques. (1) Les stratégies observées dans les TAPs peuvent servir de modèles aux traducteurs afin qu'ils fassent une « bonne » traduction. Cela implique naturellement que les sujets de l'expérience fassent preuve d'un certain degré de professionnalisme. On ne peut pas attendre cela de la part d'étudiants novices. (2) Si ce sont des étudiants qui se prêtent à l'expérience, alors les TAPs peuvent permettre de situer leurs problèmes. Les résultats des analyses serviraient alors de bases afin de concevoir des aides didactiques.

Lors des premières études (par exemple : Gerloff 1986, Krings 1986, Lörcher 1986, Königs 1987), les sujets de l'expérience étaient étudiants en lettres modernes ; l'étude ne portait donc pas sur la traduction professionnelle. Les textes étaient choisis pour contenir le plus grand nombre possible de difficultés. Il n'y avait ni commande traductionnelle ni situation pratique. Les conditions expérimentales différaient donc totalement de celles d'une formation professionnelle en traduction. En lettres modernes, la traduction a pour but d'évaluer les compétences en langues étrangères des étudiants. Ces derniers traduisent le plus souvent littéralement pour répondre aux attentes des enseignants. Afin d'adapter le design de l'expérience aux besoins d'une formation destinée à des traducteurs professionnels, les études les plus récentes portent sur des sujets semi-professionnels, à savoir des étudiants avancés, et même sur des traducteurs professionnels (par exemple : Dancette 1994, Hönig 1988, Jääskeläinen 1989, Kiraly 1995, Krings 1987, Kußmaul 1995, Lauer

1996, Lörcher 1992, Séguinot 1989, Tirkkonen-Condit 1989). Dans ces études, les sujets reçoivent normalement un contrat de traduction et une situation pratique est du moins simulée.

Des « protocoles de monologue » (*Monologprotokolle*) sont le plus souvent utilisés, c'est-à-dire que le sujet de l'expérience réfléchit à voix haute pendant qu'il traduit. Le caractère artificiel inhérent à cette situation a amené certains chercheurs à laisser discuter entre eux les sujets et à rédiger des « protocoles de dialogue²⁴ » (*Dialogprotokolle*), entre deux sujets ou bien pour tout un groupe (House 1988, Hönig 1990 et 1991, Kußmaul 1995, Schmid 1994).

1.2 Résultats actuels

Les premières études ne concernaient guère la traduction professionnelle, ce qui s'exprimait surtout par le fait que les personnes chargées de l'analyse des protocoles n'évaluaient pas la traduction. Ainsi, ils n'observaient pas non plus le rapport essentiel existant entre stratégies traductionnelles et bonnes ou mauvaises traductions.

Le rapport entre processus et résultat de la traduction a été pris en considération par Hönig (1988, 1990), Kiraly (1995), Kußmaul (1995) et Lauer (1996). Les sujets de l'expérience se composaient de semi-professionnels (cf. ci-dessus) et l'observation portait sur l'étude des comportements menant au succès ou à l'échec de la traduction. En s'appuyant sur ses analyses de « protocoles de monologue », Kiraly émet l'hypothèse que les processus de compréhension alors en jeu se déroulent dans un « espace de travail non contrôlé²⁵ » et qu'ils échappent à toute observation (Kiraly, 1995). Contrairement à Kiraly, Kußmaul a pu observer plusieurs

de ces processus dans les « protocoles de dialogue ». Il a de même constaté que lorsqu'il y a équilibre entre les processus *bottom-up* et *top-down* (cf. art. 13 et 18), le texte est compris de manière correcte, alors qu'un déséquilibre mène à une mauvaise compréhension du texte source et donc à des traductions erronées. En outre, les sujets de l'expérience ne reconnaissaient souvent pas la valeur de la paraphrase comme technique de traduction lorsqu'il n'est pas possible de traduire littéralement. Ils utilisaient certes la paraphrase dans la phase de compréhension et comprenaient ainsi correctement le texte, mais ils n'acceptaient apparemment pas les paraphrases comme méthode traductionnelle dans la phase de reverbération²⁶ (Kußmaul, 1995, p. 28 et suivantes).

En ce qui concerne les traducteurs professionnels, il s'est avéré que les unités de traduction sont plus longues dans leur cas que chez les apprenants. Les professionnels utilisent des stratégies globales, à savoir portant sur l'ensemble du texte, alors que les non-professionnels préfèrent des stratégies linéaires, portant sur un passage du texte (Krings, 1987). De plus, les professionnels traduisent davantage en s'appuyant sur le sens et font, pour cela, appel à leur culture générale, comme cela apparaît surtout dans les études finlandaises (par exemple Jääskeläinen, 1989). Les apprenants, au contraire, traduisent plutôt en s'appuyant sur la forme (Lörcher, 1991, p. 272 et suivantes). Comme le montrent les études finlandaises sur la pensée à voix haute (par exemple Tirkkonen-Condit, 1990), les professionnels font appel à des critères et à des théories relativement explicites qui orientent leur comportement et contribuent ainsi à l'économie de la traduction. En outre, leur attitude de travail est empreinte de con-

fiance en soi, de fierté professionnelle, de sens des responsabilités et de curiosité intellectuelle.

1.3 *Desiderata pour la recherche*

Lorsque l'on observe les analyses de TAPs, on ne peut s'empêcher parfois d'avoir l'impression qu'elles se limitent à décrire la « surface » des processus. Dire que les sujets de l'expérience utilisent des stratégies linéaires ou bien globales ne relève d'observations psycholinguistiques que dans un sens superficiel et, en réalité, présicientifique. Les questions suivantes présentent par exemple, quant à elles, véritablement de l'intérêt : à quoi ressemblent précisément les stratégies globales ? Est-ce que les représentations scéniques, dans le sens que leur donne Fillmore (1997), y jouent un rôle ? Quelle quantité de connaissances contextuelles stocke la mémoire à court terme ? Quand apparaissent-elles dans la mémoire à long terme et avec quelle facilité peut-on y avoir de nouveau accès ? Quelle relation entretiennent ces connaissances contextuelles avec les connaissances de culture générale stockées dans la mémoire à long terme ?

Ce n'est que dans les grandes lignes que la recherche sur la pensée à voix haute traite un thème en réalité très important : l'étude détaillée des processus menant à une « bonne » traduction. Comme mentionné précédemment, des observations ont déjà été menées sur la traduction professionnelle, mais elles se cantonnent elles-aussi plutôt à décrire les phénomènes superficiels et délaissent les processus fondamentaux de la pensée. Pour étudier les processus menant à une « bonne » traduction, les chercheurs peuvent faire appel à différentes disciplines (cf. art. 48), telles que la *recherche en créativité* et la *linguistique cognitive*. Au sein de cette dernière,

nous pouvons entre autres citer la sémantique des prototypes²⁷ dans sa forme élargie qui comprend le modèle *scenes-and-frames*²⁸ (cf. art. 13).

Il pourrait alors s'agir de se poser les questions suivantes : Quelles connaissances de la recherche en créativité pourraient être utiles afin de comprendre et d'optimiser le processus de traduction ? Lesquelles de ces connaissances se recourent en partie avec celles de la linguistique cognitive et peuvent être complétées par elle ? Quels résultats pourraient enrichir mutuellement ces deux disciplines ?

Voici un exemple pour illustrer cela (Kußmaul, 1997) : les sujets de l'expérience traduisent un texte portant sur l'augmentation du niveau de vie dans l'ancienne Allemagne de l'Est. On y trouve le passage suivant :

Even in grimy Bitterfeld, a mining and chemicals centre notorious for its pollution, well-dressed women from a nearby retirement home gather for creamy coffee and gigantic pastries at a Swiss-owned coffee shop.
(*Newsweek*, 28/02/1994)

Voici un extrait du protocole de dialogue :

A : Oui, mais je pense à *gigantic*, ça ressemble à *gigantesque*, on devrait donc dire qu'elles vont carrément là-bas et bâfrent.

B : Hihhi, oui.

A : Elles n'avalent pas un petit bout de biscuit, mais en prennent de gros morceaux...

B : Oui, d'accord. On devrait aller dans le superlatif, et déguster d'énormes bouts de gâteaux. Mais maintenant, l'histoire du bon café, ce *creamy coffee*, ça ne me plaît pas comme ça. Tu comprends, ça ne sonne pas bien, ça fait pas français : pour y déguster un bon café et d'énormes morceaux de gâteaux. « bon café » (longue pause) et si on disait simplement : pour y boire un café et s'empiffrer d'énormes morceaux de gâteaux, oui s'empiffrer (rires).

Ce protocole permet d'observer les phénomènes de processus menant à une bonne

solution : les sujets visualisent la « scène » et pensent de manière « divergente » (cf. art. 48). L'idée contenue dans l'adjectif *gigantic* du texte anglais est rendue dans la langue cible par l'utilisation d'un verbe caractérisant la façon de manger : *bâfrer*, *s'empiffrer*. Ces détails scéniques qui apparaissent de manière divergente sont utilisés dans la traduction : *pour y boire un café et s'empiffrer d'énormes morceaux de gâteau*.

La recherche en créativité et la linguistique cognitive se rejoignent vraisemblablement dans le concept central de Lakoff (1987), celui de *chaining* (« enchaînement associatif »²⁹), à savoir le fait de passer d'une catégorie linguistique à une autre ; dans l'exemple, *gigantesque* devient *s'empiffrer*. Nous ne savons pas encore vraiment à quoi ressemblent précisément ces processus lors de la traduction, c'est-à-dire comment ils sont associés par le biais d'une représentation scénique. Une analyse des TAPs permettrait probablement de pouvoir répondre à de telles questions.

2. Application didactique (Hönig)

Comme le souligne Kußmaul dans cet article, la recherche sur les processus mentaux en jeu lors de la traduction ne vise pas seulement à éclairer scientifiquement ces processus qui sont du moins partiellement cachés. Elle tend avant tout à savoir dans quelle mesure les résultats obtenus peuvent être utilisés en didactique.

On apprend mieux à traduire avec succès, à savoir en économisant du temps et avec des résultats acceptables, lorsque l'on connaît les facteurs qui influent sur les processus essentiels de traduction et la manière dont ils sont reliés. Les TAPs y contribuent et constituent de ce fait une aide méthodique précieuse. Toutefois, il faut veiller à ce que la personne en charge de

l'analyse ou, le cas échéant l'enseignant, connaisse les facteurs importants en jeu et les relations qui s'opèrent au sein des processus.

C'est pourquoi je commencerai par présenter ces facteurs et processus dans un *modèle théorique* (Ill. 1). Il ne s'agit pas ici d'illustrer des données empiriques, du moins pas dans le sens où les résultats issus des TAPs auraient mené à un tel modèle. Mais cela est dû aux faiblesses fondamentales, et qui selon moi ne peuvent pas être corrigées, des méthodes de recherche telles qu'elles ont été mentionnées par Kußmaul dans cet article.

Les approches de la neurophysiologie (Oeser/Seitelberger, 1988), de la « théorie générale de la compréhension » (*allgemein verstehenstheoretisch*, Bergström, 1988) ainsi que les approches de la linguistique informatique³⁰ (Kay et al., 1991) qui portent sur la nature des processus de compréhension, sur la simulation des processus d'interprétation et de traduction expliquent deux choses (cf. Hönig, 21997).

- (1) Le processus de traduction est hautement artificiel et complexe : si on part du principe que le processus de compréhension dépend déjà des capacités autoréférentielles du cerveau (celles se rapportant au sujet percevant), alors le traducteur, en traduisant, aborde de manière autoréférentielle son système autoréférentiel, à savoir sa langue. Mais si le traducteur doit encore expliquer ce qu'il fait lorsqu'il traduit, il émet des déclarations autoréférentielles sur l'utilisation autoréférentielle de son système autoréférentiel, c'est-à-dire sa langue. Cette triple autoréférence de la part du sujet de l'expérience (et également de la personne en charge de l'analyse) exclut toute possibilité

d'aboutir à des conclusions valables intersubjectivement.

- (2) L'« instance d'évaluation » (*Bewertungsinstanz*) et les stratégies de compréhension sont si étroitement liées qu'elles ne peuvent guère être séparées. La phrase « J'ai compris » est un jugement provenant d'une instance de contrôle qui juge les résultats d'associations engendrées par le texte (*top-down* et *bottom-up*, cf. Kußmaul dans cet article) comme satisfaisants sur un plan logique et compréhensibles ou non. Il en va de même en principe pour le jugement « traduit de manière satisfaisante » ou « non satisfaisante ».

Mais aucun de ces jugements n'offre de garantie quant à la valeur objective d'une traduction dite exacte : en effet, le traducteur peut penser qu'il a compris alors que ce n'est pas le cas et, inversement, ce qu'il croit ne pas comprendre est en réalité compris. De plus, des traductions objectivement acceptables peuvent être mises en doute et des traductions douteuses peuvent être acceptées.

En voici deux exemples.

Un étudiant traduit un chapitre sur le tabagisme. Ce dernier est tiré d'un livre portant sur les plus grands risques sanitaires de notre époque. Il aborde ce passage :

Most people who want to give up mention minor upsets to their health, such as frequent colds and "poor wind", rather than to worry over serious conditions such as lung cancer.

Et voici ce qui lui vient à l'esprit :

Donc...déjà à la première lecture, j'ai buté sur ce *poor wind* ... je sais exactement ce que ça veut dire...et en anglais on peut le dire de cette façon bien que ce soit entre guillemets...il n'en va pas de même chez nous, on ne formule pas ça comme ça... ça, on doit un peu le...j'ai écrit la toute première solution de traduction qui m'a

traversé l'esprit : problèmes de digestion...c'est ce dont il s'agit réellement...lorsque quelqu'un ne digère pas bien, il a des *ballonnements* et c'est l'idée qui doit être exprimée ici.

(cf. ce passage et les suivants issus d'un protocole d'introspection : Hönig, 1997, p. 42-48)

Ce traducteur semi-professionnel sait apparemment exactement à quel problème il est confronté : il ne s'agit pas d'un problème de compréhension (*je sais exactement ce que ça veut dire*) mais d'un problème de restitution ; il tourne autour de l'expression juste (*problèmes de digestion, ballonnements*).

Mais, en réalité, il fait face à un gros problème de compréhension, puisque *poor wind* signifie ici *problèmes liés à une mauvaise condition physique*. Les fumeurs s'essoufflent en effet très rapidement lors d'efforts physiques. Il y a suffisamment d'indications dans le texte : *colds* et *lung cancer* se réfèrent tous deux à des maladies des voies respiratoires. De plus, ce traducteur aurait dû savoir que les *problèmes digestifs* ne font pas partie des conséquences typiques du tabagisme.

Mais même lorsque l'on insiste sur ce point, le sujet continue d'affirmer qu'il n'a aucun problème de compréhension :

Je sais que quand on dit *wind* - de toute façon, je sais qu'il s'agit de ballonnements ! Et *poor wind*, c'est quand quelqu'un digère mal car, quand il a une bonne digestion, alors il a aussi des *good wind*. Je connais ainsi l'expression, donc je n'avais pas de problème de traduction.

Cet exemple met en évidence le fait que les traducteurs ont souvent des problèmes de compréhension alors qu'ils pensent ne pas en avoir.

Le contraire est tout aussi fréquent : une traductrice croit ne pas avoir compris un mot alors qu'en réalité elle l'a très bien compris. En voici un exemple : dans un texte de vulgarisation traitant de la psychologie du quotidien dans la vie de

couple, on trouve la formulation suivante : *persons... who tend to be self-serving*. L'étudiante traduit spontanément : *des gens qui ont tendance à être égoïstes*. Presque choquée par sa propre audace, elle explique qu'elle veut « par sécurité » contrôler si *self-serving* signifie « vraiment » *égoïste*. Elle regarde alors dans son dictionnaire bilingue et ne trouve aucune entrée correspondante pour *self-serving*. Inquiète, elle rejette alors sa première version (pourtant correcte) et finit par expliquer : « Je ne peux pas traduire cela, je ne comprends pas ! »

Elle diagnostique finalement un problème de compréhension, mais en était-ce vraiment un ? La traductrice n'a-t-elle pas lors de sa première approche spontanée du texte très clairement démontré qu'elle savait très bien (et très précisément) de quoi il retournait ? En réalité, elle s'est elle-même persuadée qu'elle avait, au sens propre du terme, un problème de compréhension, et cela, vraisemblablement, à cause du design de l'expérience lui-même ! Si elle avait eu davantage confiance en elle, elle en serait restée à sa première version.

Le degré de confiance en soi avec lequel le sujet de l'expérience défend sa solution, qui peut être seulement le fruit d'une association intuitive, est ainsi décisif. Il faut certainement se demander si le fait de mener un protocole de « la pensée à voix haute » encourage cette confiance en soi. Toutefois, les données que nous fournissent les TAPs nous permettent de tirer des déductions sur le degré de confiance en soi dont dispose le traducteur. Les TAPs constituent donc la base de la didactique de la traduction mais seulement entre les mains d'un expert en traductologie³¹ !

En effet, dans le cadre traductionnel, la confiance en soi repose sur le fait d'avoir

conscience de ce qui se passe lors de la traduction. Lorsque cette prise de conscience n'est pas le fruit d'une formation adéquate, alors l'introspection mène à des données tout autres que si c'était le cas. En d'autres termes, la méthode de l'introspection contrôlée permet uniquement d'observer ce qui se déroule dans le conscient ou dans ce qui y a été ancré. Les théories, qu'elles soient triviales, réfléchies ou scientifiquement fondées, jouent ainsi un rôle essentiel afin de comprendre ce qu'est une traduction. C'est pourquoi il est décisif de savoir avec quel degré de conscience l'expérimentateur juge les solutions proposées et le cheminement intellectuel qui y mène.

Les exemples ci-dessus nous livrent d'importantes données : la *conscience* nécessaire fait défaut au premier sujet de l'expérience : il ne sait pas quel est son problème et cherche ainsi en vain une solution dans la mauvaise direction. Le sujet numéro 2 manque au contraire de *confiance en soi* : il a déjà trouvé une solution acceptable, mais ne peut pas l'affirmer face aux questions critiques de contrôle qu'il se pose.

Conscience et confiance en soi sont très étroitement liées : celui qui ignore ce qui se passe (ou, du moins, ce qui devrait se passer) lors de la traduction ne pourra pas trouver de solution acceptable et l'imposer face aux critiques (internes ou externes).

C'est pour cela que je propose de donner aux traducteurs, lors de leur formation, un fil conducteur qui leur permette de s'y retrouver dans leur propre monde mental à l'aide d'une « carte géographique ». Je vais donc maintenant présenter ce *modèle théorique du processus de traduction* (Ill. 1) (cf. Hönig, 1997, p. 40-63).

L'observation du modèle commence en haut à droite, c'est à dire par le texte

source (TS) dans la *communication réelle*, où il est d'abord perçu par le traducteur. Pour la traduction, le TS est extrait de cet environnement « naturel » et projeté dans la réalité mentale du traducteur. Par cette projection, le TS prend subjectivement « davantage d'ampleur » que dans la communication réelle, car il mobilise davantage de capacités mentales que lors de la réception d'un texte dans un contexte non traductionnel.

Le TS *projeté* devient maintenant l'objet du processus de traitement mental. Deux principaux espaces de travail peuvent alors être distingués : l'espace de travail non contrôlé (= *ET non co.*) et l'espace de travail contrôlé (= *ET co.*). Ce sont principalement les *schémas* et les *frames* qui génèrent les processus de traitement incontrôlés. Ensemble, ils peuvent être définis comme domaines structurés de la mémoire à long terme (*scène* chez Fillmore ; cf. Kußmaul dans cet article). Parallèlement, dans cette phase de « compréhension », des « attentes » (*Erwartungsstrukturen*) portant sur le texte cible (TC) prospectif apparaissent de manière spontanée. Les attentes globales, à savoir les attentes quant à la forme générale et au contenu global du texte, font partie de tout processus de traitement textuel mais, dans la traduction, ils sont orientés au TC et interfèrent avec les processus de l'*ET non co.*

Le traducteur qualifié prend conscience de sa mission de traduction grâce à l'interaction du TS projeté, du TC prospectif et des données issues de l'*ET non co.* Cela signifie qu'il met en place une macrostratégie traductionnelle qu'il produit en grande partie de manière automatique sur la base de son expérience professionnelle ou qu'il formule très consciemment (en se basant peut-être sur une analyse textuelle appliquée à la traduction ; cf. art. 39, 44,

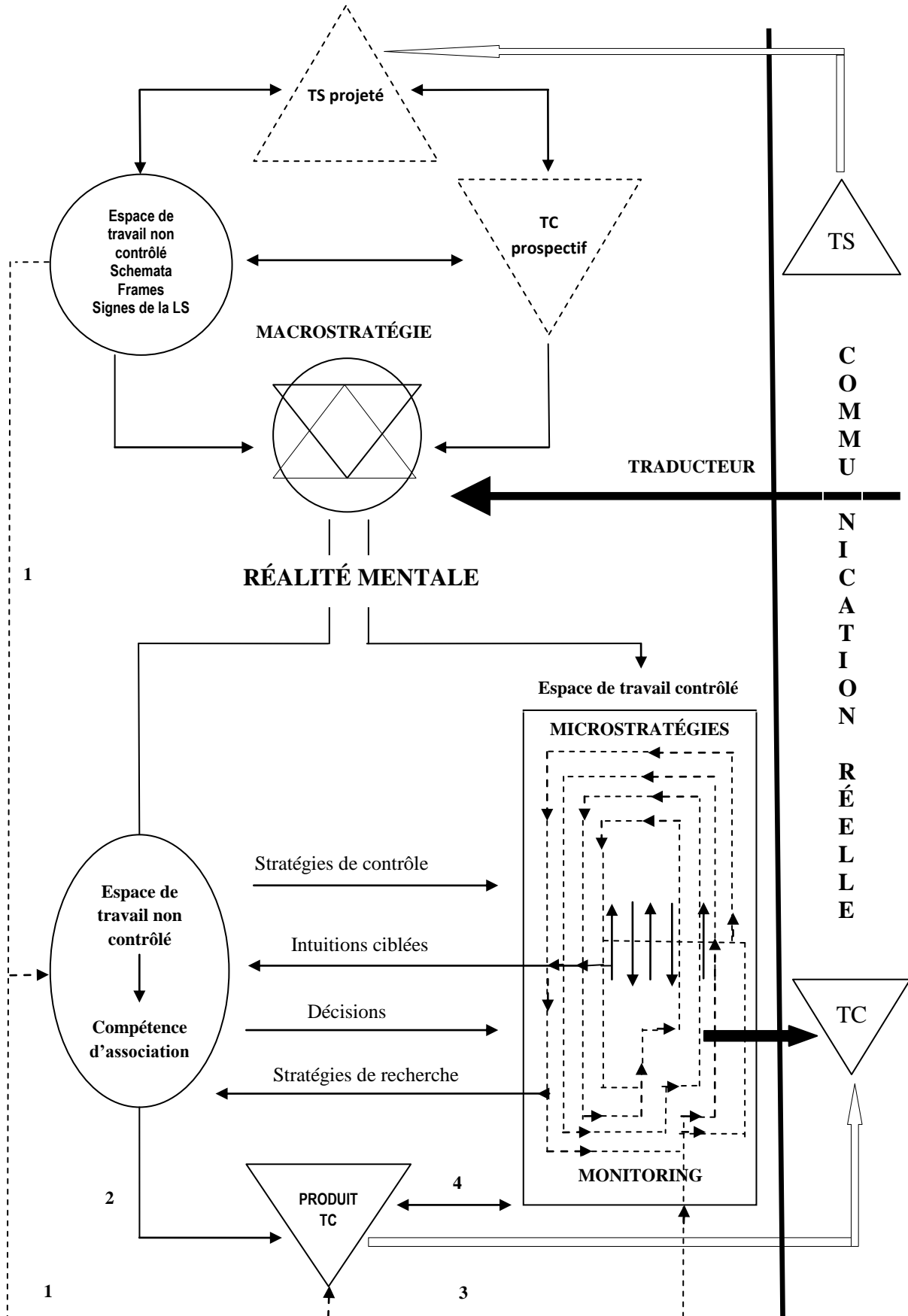
103 et 104). Cette macrostratégie détermine les paramètres auxquels le texte traduit doit se rapporter :

- Quel est le but de la traduction, ou pour quel groupe cible et pour quel média le texte est-il traduit ?
- Qu'associé-je subjectivement au thème et aux différents arguments du texte ? Quelles recherches (cf. art. 44) peuvent me permettre de rendre objectives mes associations subjectives et d'élargir mes compétences spécialisées ?
- Comment se présente la structure du texte selon les aspects cités plus haut, quelle relation entretiennent les différentes parties du texte avec le thème, l'auteur et le média ?

S'ensuivent alors les autres processus mentaux, déterminés par cette macrostratégie. Ces derniers se déroulent aussi bien dans l'*ET non co.* que dans l'*ET co.* C'est seulement à ce moment-là que la phase de traduction à proprement parler devrait commencer. Dans la phase de traduction elle-même, l'*ET non co.* s'enrichit de la compétence d'association qui correspond en grande partie à la compétence traductionnelle supposée innée par certains chercheurs (Harris/Sherwood, 1978 et Lörscher, 1986).

Les diverses données qui formeront le *produit TC*, le texte traduit, suivent les quatre voies différentes qui sont visibles sur l'illustration 1 :

- (1) Comme réflexe linguistique lors du premier contact entre le TS projeté et l'*ET non co.*
- (2) Comme association automatisée issue de l'*ET non co.* après l'élaboration d'une macrostratégie.
- (3) À partir de l'*ET co.* comme produit d'une microstratégie acceptée par le *monitoring*.



Ill. 1 : Modèle théorique du processus de traduction

- (4) Comme produit de l'interaction entre l'*ET non co.* et l'*ET co.*, au cours de laquelle la dernière instance peut être soit le monitoring qui contrôle, soit des processus incontrôlés (intuitifs ou automatisés).

La distinction entre processus *incontrôlés* et *contrôlés* a été établie et documentée par Kiraly (1995) à l'aide d'une importante base empirique (cf. discussion sur les approches comparables : Kiraly, 1995, p. 42-51). Le produit ainsi créé, le TC, acquiert sa forme définitive à travers ces chemins. Cette dernière est vérifiée de manière récurrente par rapport à la forme prospective du TC lors d'opérations mentales guidées par la macrostratégie. Le TC terminé est ensuite fixé dans une forme adaptée et transmis au client. Ainsi quitte-t-il la réalité mentale du traducteur et devient un élément de la communication réelle.

Malgré sa complexité, ce modèle ne peut revendiquer d'avoir recensé toutes les relations existantes. On constate cependant que la plupart des approches didactiques ne sont pas en mesure de traiter cette complexité minimale.

Ce modèle nous livre une conclusion d'une grande importance et indispensable afin de fonder la didactique de la traduction : la véritable cause de la frustration des apprenants et enseignants de traduction vient du fait qu'ils constatent certes la complexité des processus mentaux en jeu lors de la traduction, mais qu'ils tentent d'échapper à cette complexité car ils ne la percent pas suffisamment à jour.

Le fait d'observer à la lettre des règles qui ont pour but de prouver l'exactitude *absolue* de la traduction d'un mot ou d'une phrase est symptomatique de ces tentatives de fuite. C'est pourquoi le modèle explique également en quoi les déclarations triviales

et objectivement fausses concernant la traduction sont si attractives et résistantes à toute explication. Elles ne séduisent pas par leur justesse mais bien par leur simplicité.

C'est pour cette même raison qu'il est tellement rare d'observer une discussion constructive entre les traducteurs d'une part et les clients et récepteurs d'autre part. Celui qui utilise les traductions et/ou commande une traduction en étant convaincu que la traduction est chose très aisée ne peut, en toute logique, avoir de conversation constructive avec des traducteurs qui éprouvent leur profession comme une activité hautement complexe.

Bibliographie (cf. original de l'article)

Paul Kußmaul/Hans G. Hönig
(Germersheim)

48. Créativité

1. Un traducteur peut-il être créatif ?

Jusqu'à présent, la créativité a été traitée par la traductologie de façon plutôt non-scientifique, marginale et ponctuelle. Wilss (1988), le premier à avoir écrit de manière détaillée sur le sujet et qui s'appuie surtout sur les travaux de Guilford (1975), y voit une raison principale. La traduction, à l'inverse du travail créatif d'un écrivain, est une activité de « re-création »³² (*rekreative Tätigkeit*) s'orientant à un texte source (Wilss, 1988, p.111).

Le terme de créativité ne possède pas le même sens dans la traductologie et dans la linguistique. Selon Chomsky, la créativité linguistique est « l'usage illimité d'outils limités » (Bußmann, 1990, p. 427). La traductologie, à l'inverse, part d'un concept

développé en psychologie. Pour cette dernière, les caractéristiques centrales du produit créatif sont, d'une part, la nouveauté et l'originalité et, d'autre part, la « pertinence » (*Sinnhaftigkeit*), la « conformité à la réalité » (*Realitätsangepasstheit*) et l'utilité. Les processus créateurs aboutissant à l'élaboration d'un tel produit sont dits « créatifs » (Preiser, 1976, p. 1 et suivantes).

Il faudrait se demander à quels moments du processus de traduction une liberté d'action est possible afin de créer quelque chose de nouveau et d'unique en son genre. Pour le processus de compréhension, Biser (1993) a repris le concept de *relecture* issu de la théologie. Celui-ci désigne la relecture à la lumière d'un nouvel événement et peut conduire à une interprétation nouvelle et plus approfondie du texte que celle établie lors de la première lecture. En ce qui concerne la phase de reverbération, il fait l'unanimité que ce sont les problèmes traductionnels qui ne peuvent être résolus de manière conventionnelle et automatisée, comme c'est le cas par exemple dans les textes littéraires et les jeux de mots (cf. art. 80), qui exigent de la créativité. Ces problèmes sont étroitement liés aux procédures de traduction non littérales qui requièrent des transpositions, appelées en allemand *Ausdrucksverschiebungen* (Wilss, 1988, p. 116 et suivante, p. 124 et suivantes) et en anglais *translation shifts* (Alexieva, 1990, p. 2 et suivantes ; cf. également art. 13 et 42).

2. Le processus traductionnel créatif

Jusqu'à présent, la discussion portant sur la créativité de l'acte de traduction n'a été menée que sur la base des produits obtenus, à savoir les traductions (cf. Wilss, 1988, p. 114 et suivantes). L'observation de la créativité durant le processus traduc-

tionnel reste encore un domaine parfaitement inconnu. Une tentative a été menée à partir d'un maigre corpus de protocoles de dialogue de la pensée à voix haute (cf. art. 47), afin de savoir si le *modèle à quatre phases*³³ du processus créatif (préparation, incubation, illumination, évaluation, cf. Preiser, 1976, p. 42) se laisse vérifier dans les protocoles (Kußmaul, 1993, 1995, p. 39 et suivantes ; Kußmaul, 1997). Pour le moment, les résultats sont encore d'ordre hypothétique. La phase de préparation se caractérise par des activités conscientes comme l'analyse de texte, l'interprétation et les réflexions portant sur la fonction de la traduction. La phase d'incubation qui mène, dans le meilleur des cas, à une illumination se caractérise par une détente physique et psychique, souvent rendue possible par des activités parallèles (par exemple, faire un tour dans la cuisine, prendre une tasse de café ou, lors d'enregistrements, par le simple fait de retourner la cassette). Ces activités parallèles permettent de surmonter les blocages mentaux.

En ce qui concerne les processus créatifs de pensée, « la fluidité de la pensée »³⁴ (cf. concept *Flüssigkeit des Denkens* : Preiser, 1976, p. 60) s'exprime par le fait que, pour un mot du texte source, les sujets de l'expérience citent rapidement de nombreux synonymes ou mots apparentés sémantiquement dans la langue cible (LC). La pensée qui mène à la solution n'est pas convergente mais bien *divergente*³⁵ (cf. concepts : Guilford, 1975, p. 40), ce qui est d'abord mis en évidence par le fait que les sujets abstraient le sens de la forme. Cela est prévisible et ne présente que peu d'intérêt. Plus intéressante est la manière dont les sujets parviennent à des catégories de sens de la LC. Cela se fait par un procédé que Lakoff (1987, p. 91) nomme

chaining (« enchaînement associatif³⁶ ») et qui est lié aux scénarios prototypiques. Voici un exemple : dans un texte portant sur les vacances ensoleillées dans le sud, une vacancière célibataire décrit le comportement des hommes à son égard. On y trouve la tournure : « fanned by the flattery of murmuring machos ». Les sujets ont traduit ceci par « regards admiratifs ». En faisant cela, ils regroupent dans une catégorie des éléments qui, selon une théorie structuraliste sémantique, n'ont absolument rien en commun. Cependant, selon Lakoff, il y a bien un lien qui se tisse au sein du scénario prototypique. Le maillon de la chaîne serait, pour ainsi dire, « la drague » ou, plus joliment dit, « la réaction masculine face à de jolies femmes ». Il est vraisemblable que *la pensée divergente* soit justement caractérisée par ces liens qui se tissent entre les catégories (Kußmaul, 1997).

Pour ce qui est de la phase d'évaluation, les protocoles de la pensée à voix haute démontrent qu'une stricte séparation des phases, comme le modèle le présente, n'est pas réaliste. De même, la distinction faite dans le *brainstorming* entre la phase « feu vert » (*Grünlicht-Stadium*) et la phase « feu rouge » (*Rotlicht-Stadium*) ne semble pas pouvoir s'appliquer à la traduction. Il est indispensable d'avoir une attitude critique et d'évaluer chacune des solutions afin que les solutions créatives soient reconnues en tant que telles et qu'elles soient reprises dans la traduction. Dans ses analyses de protocoles de la pensée à voix haute, Hönig (1990) a confirmé la liaison entre les phases. Il a pu observer que la cognition et l'intuition se confondent dans le processus de recherche de solutions. Hönig parle alors de *kognitiv-intuitiven Ketten* (« chaînes cognitivo-intuitives »).

3. Application

Les résultats des analyses de créativité dans les TAPs peuvent être exploités concrètement pour une approche didactique. Les processus menant à des solutions créatives peuvent servir de modèles aux traducteurs afin qu'ils livrent une « bonne » traduction. Les observations actuelles, constatant l'affinité qui existe entre la pensée divergente et les liaisons entre catégories observée par Lakoff, permettent d'oser l'hypothèse que la créativité n'est pas un cadeau des dieux envers certains élus, mais qu'elle est bien ancrée dans la pensée de l'homme. Il s'agirait alors dans une didactique de la traduction (en situation d'auto-apprentissage) de rendre conscients les processus de pensée et de les activer. De plus, il faudrait réfléchir à la possibilité, ou non, d'appliquer à la traduction les méthodes développées par la recherche en créativité afin d'améliorer cette dernière.

Bibliographie (cf. original de l'article)

Paul Kußmaul (Germersheim)

NOTES

¹ Indication du TLF - version en ligne : <<http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>> (10/01/2012). Mot-clé *translation*: « Vx. Traduction. Empr. au lat. *translatio* ‘action de transporter, de transférer; traduction, transposition’ »

² GUIDÈRE, Mathieu. *Introduction à la traductologie : Penser la traduction : hier, aujourd’hui, demain*. Traducto. Bruxelles : DeBoeck, ²2010, p. 72.

³ Idem, p. 15

⁴ Idem

⁵ Idem, p.9

⁶ Idem

⁷ Idem

⁸ Idem

⁹ DÉSILETS, Mario. « Connaissances déclaratives et procédurales : des confusions à dissiper » *Revue des sciences de l’éducation*, vol. 23, n° 2, 1997, p. 289-308. Accès internet : <<http://id.erudit.org/iderudit/031917ar>> (05/03/2012)

¹⁰ Idem

¹¹ „Verordnung über die schweizerische Maturitätsprüfung“ <http://www.droit-bilingue.ch/rs/413_12-14-d-f.html> (05/03/2012)

¹² *Guide des études de Bachelor et Master à la Faculté de Traductologie, Linguistique et Études culturelles de l’université de Mayence – Campus Gernersheim*. Accès internet : <http://www.fb06.uni-mainz.de/pdf/Broschure_FTSK_FR.pdf> (07/03/2012)

¹³ Je propose ici ma propre traduction. Dans un article de la revue *Meta : journal des traducteurs*, les auteurs (p. 284-285) ont traduit « translationsrelevante Textanalyse » par « analyse du texte pertinente pour la traduction ». BALACESCU, Joana/STEFANINK, Bernd. « La didactique de la traduction à l’heure allemande » *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, vol. 50, n° 1, 2005, p. 277-293. Accès internet : <<http://id.erudit.org/iderudit/010674ar>> (14/03/2012)

¹⁴ §16. PIOLAT, Annie. « Approche cognitive de l’activité rédactionnelle et de son acquisition. Le rôle de la mémoire de travail » *Théories de l’écriture et pratiques scolaires Linx : revue des linguistes de l’Université Paris Ouest Nanterre La Défense* 51 | 2004, p. 55-74. Accès internet : <<http://linx.revues.org/174#tocto2n3>> (02/03/2012)

¹⁵ TORRES, Dana. « L’impact des outils de débat partagés dans le processus de rédaction de textes argumentatifs. » *Mémoire de Diplôme d’Etudes Supérieures Spécialisées STAF Sciences et Technologie de l’Apprentissage et de la Formation*, p.11. Accès internet : <<http://tecfasun7.unige.ch/maltt/IMG/pdf/MemoireDana.pdf>> (07/03/2012)

¹⁶ Idem

¹⁷ GUIDÈRE, Mathieu. *Introduction à la traductologie : Penser la traduction : hier, aujourd'hui, demain*. Traducto. Bruxelles : DeBoeck, ²2010, p. 72.

¹⁸ TLF (en ligne), mot-clé « intégratif ». Accès internet : <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm> (07/03/2012)

¹⁹ TLF (en ligne), mot-clé « interférence ». Accès internet : <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm> (07/03/2012)

²⁰ N.n. « Chapitre 6. Le contact de langues comme frein au changement linguistique ». Accès internet : <http://theses.univ-lyon2.fr/documents/getpart.php?id=lyon2.1998.jserme&part=4462> (08/03/2012)

²¹ Bien que le terme que j'emploie paraisse inhabituel, je m'appuie ici sur le livre d'Eugenio Coseriu *Sprachkompetenz : Grundzüge der Theorie des Sprechens*. Ce dernier a été traduit en espagnol par *Competencia lingüística. Elementos de la teoría del hablar* (spanische Übersetzung von Nr. B 20, Madrid; übers. von F. Meno Blanco. <http://www.coseriu.de/>). Comme le traducteur espagnol le fait en employant la forme verbale « hablar », je considère que « Sprechen » renvoie à l'acte de parler en lui-même car il s'agit de la forme substantivée du verbe.

²² BOROWCZYK, Paulina. *L'application des méthodes Think-Aloud Protocol et analyse conversationnelle à la didactique de la traduction*. Studia Romanica Posnaniensia, Adam Mickiewicz University Press, Poznań, vol. XXXVIII/2: 2011, pp. 99-117. Accès internet : <http://versita.metapress.com/content/t45rt41757034136/fulltext.pdf> (15/02/2012)

²³ GUIDÈRE, Mathieu. *Introduction à la traductologie : Penser la traduction : hier, aujourd'hui, demain*. Traducto. Bruxelles : DeBoeck, ²2010, p. 64-65.

²⁴ p. 378. KUBMAUL, Paul. "Translation through Visualization" *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, vol. 50, n° 2, 2005, p. 378-391. Accès internet : <http://id.erudit.org/iderudit/010943ar> (15/02/2012)

²⁵ « 9. La Traduction - Processus Mental » Logos non solo parole. Accès internet : http://courses.logos.it/pls/dictionary/linguistic_resources.cap_1_9?lang=fr (02/03/2012)

²⁶ BOISSON, Claude. « La forme logique et les processus de déverbalisation et de reverbalisation en traduction » *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, vol. 50, n° 2, 2005, p. 488-494. Accès internet : <http://id.erudit.org/iderudit/010995ar> (07/03/2012)

²⁷ p. 518. BALACESCU, Joana/STEFANINK, Bernd. "Modèles explicatifs de la créativité en traduction" *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, vol. 48, n° 4, 2003, p. 509-525. Accès internet : <http://id.erudit.org/iderudit/008723ar> (08/03/2012)

²⁸ Idem, p. 519

²⁹ Idem, p. 517

³⁰ « Linguistique informatique » IUED Institut de traduction et d'interprétation. Accès internet : <http://www.linguistik.zhaw.ch/fr/linguistique-appliquee/iued/linguistique-informatique.html> (10/03/2012)

³¹ GUIDÈRE, Mathieu. *Introduction à la traductologie : Penser la traduction : hier, aujourd'hui, demain*. Traducto. Bruxelles : DeBoeck, ²2010, p. 113.

³² MOTOC, Diana. *Traduction et création : De la re-création du texte littéraire traduit à la créativité du processus traducteur*. Accès internet : <http://www.arches.ro/revue/no04/no4art07.htm> (08/03/2012)

³³ p. 514. BALACESCU, Joana, STEFANINK, Bernd. « Modèles explicatifs de la créativité en traduction » *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, vol. 48, n° 4, 2003, p. 509-525. Accès internet : <<http://www.erudit.org/revue/meta/2003/v48/n4/008723ar.pdf>> (08/03/2012)

³⁴ p. 290. BALACESCU, Joana, STEFANINK, Bernd. « La didactique de la traduction à l'heure allemande » *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, vol. 50, n° 1, 2005, p. 277-293. Accès internet : <<http://id.erudit.org/iderudit/010674ar>> (09/03/2012)

³⁵ p.518. BALACESCU, Joana, STEFANINK, Bernd. « Modèles explicatifs de la créativité en traduction » *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, vol. 48, n° 4, 2003, p. 509-525. Accès internet : <<http://id.erudit.org/iderudit/008723ar>> (08/03/2012)

³⁶ Idem, p.517.